

**Jane Boleyn**  
***Blickling Hall, Norfolk***  
***Juillet 1539***

Il fait chaud, aujourd'hui ; un vent brûlant souffle une puanteur pestilentielle sur les landes marécageuses. Mon époux vécut-il encore, ce temps inclément ne nous retiendrait point captifs, l'œil fixé sur l'aube crayeuse et morne, mais nous trouverait à la suite du roi dans les riches provinces du Hampshire et du Sussex, juchés sur de magnifiques montures, guettant l'océan. Après la chasse de bon matin s'ensuivraient un déjeuner sous le dais somptueux des frondaisons, puis un bal dans quelque manoir, à la lumière vacillante des torches. Jadis, les grandes familles du royaume cultivaient notre amitié, le roi nous tenait en sa haute faveur, nous étions parents de la reine ; nulle famille n'éblouissait autant que les Boleyn. Quiconque connaissait George le désirait, personne ne résistait à Anne et l'on me courtisait comme le sauf-conduit qui menait à leur attention. Séduisant, fascinant, d'une beauté sombre, mon époux resplendissait de mille feux tandis que sa sœur, vive et magnifique, scintillait comme du miel sombre. Et moi, je les suivais partout.

Ils se mesuraient à la course, galopant côte à côte comme deux amants, et j'entendais leurs rires qui s'élevaient par-dessus le grondement des sabots. À les observer, si jeunes, si riches, si beaux, je ne pouvais décider, parfois, lequel j'aimais le plus.

La cour les vénérât pour leur regard insondable et leur existence exaltante, ces amoureux du jeu et du risque, ces réformateurs de l'Église pleins d'ardeur, aux lectures et aux pensées audacieuses. Du roi à la dernière des souillons, chacun cédaît à l'attrait qu'ils exerçaient. Même à présent, je ne puis croire qu'ils aient à jamais disparu. Je ferme les yeux et les revois. Seulement trois ans, deux mois et neuf jours se sont écoulés depuis ce fatal premier jour de mai, lorsque ses doigts, une dernière fois, ont caressé ma joue et qu'il m'a déclaré avec un sourire : « Bien le bonjour, mon épouse, il me faut partir, j'ai tant à faire. » Un effroyable péril le guettait, lui et sa sœur, dont je ne perçus pas l'ampleur.

Chaque jour, mes pas me portent dans le village, à la croisée des chemins, où se dresse une vieille borne de pierre, dont l'inscription couverte de boue et de mousse indique : « Londres, 35 lieues<sup>1</sup>. » Comme c'est loin ! Je me penche et la caresse, tel un talisman, d'une main légère, puis m'en retourne vers la maison de mon père, si exigüe comparée aux fastueux palais du roi. Mon quotidien dépend de la charité de mon frère, de la bonne volonté de son épouse, qui me hait, et de l'aumône que m'accorde Thomas Cromwell, récent meilleur ami du souverain, bailleur d'or nouvellement promu au plus haut poste. Menant une existence étroite et chiche à l'ombre de ma grandeur passée, je suis devenue une vieille femme de trente ans, le visage marqué par la déception, et dont nul ne veut. Veuve désargentée, sans perspective d'union, je reste la seule survivante d'une famille frappée par le malheur et l'infamie.

Je rêve cependant que la chance tourne. Par un beau matin, un messager vêtu de la livrée chamarrée des Howard remonterait cette même route pour m'apporter une missive du duc de Norfolk. Ce dernier, qui, en fin courtisan, excelle à la duplicité et trouva en moi sa plus brillante élève, m'enjoindrait de retourner à la cour où, de nouveau, m'attendrait une

---

1. Une lieue équivaut environ à cinq kilomètres. (N.d.T.)

occupation : une reine à servir, quelques secrets à murmurer, une foule de complots à ourdir. Le monde, basculant cul par-dessus tête, nous laisserait une fois de plus la main haute et me rendrait tout mon éclat d'antan. Je préservai jadis le duc de l'abîme, aussi, à son tour, me protégea-t-il de ce danger funeste qui menaçait de nous engloutir tous. À notre immense chagrin, il ne parvint à sauver ces deux êtres qui, à présent, galopent, rient et dansent dans le seul sanctuaire de mon esprit. La main sur la borne de pierre, j'évoque en pensée l'arrivée de l'émissaire : il tiendra à la main un parchemin scellé du brillant écusson des Howard. « Un message pour Jane Boleyn, vicomtesse de Rochford? », s'enquerra-t-il, l'œil fixé sur mon simple cotillon et mon tablier maculé de poussière. « Donnez-le-moi, répondrai-je. Je suis la vicomtesse. J'attends cet instant depuis une éternité. » Et, d'une main sale, je m'emparerai de mon héritage.

**Anne, duchesse de Clèves**  
*Duren, Clèves*  
*Juillet 1539*

J'ose à peine respirer. Immobile comme une souche, un sourire accroché à mes lèvres, les yeux hardiment fixés sur l'artiste, j'espère inspirer la confiance tandis que mon regard révèle l'honnêteté, non l'immodestie. Les bijoux que je porte, les plus beaux que ma mère ait pu emprunter, indiquent à toute personne m'examinant d'un œil critique que nous honorons dignement notre rang, malgré le refus de mon frère d'acquitter une dot. Il appartiendra au roi d'accorder une plus grande valeur à mon agréable apparence et à mes liens politiques car je ne dispose d'aucune autre fortune. Cependant, son choix doit se porter sur moi. J'y suis absolument résolue. Cela seul me permettra d'échapper à cet endroit.

À l'autre bout de la pièce, déterminée à ne point regarder mon portrait que l'artiste esquisse à grands traits fermes et rapides, ma sœur attend son tour. Dieu me pardonne de prier qu'elle ne plaise point au souverain anglais! Quoiqu'elle aspire également à quitter Clèves pour s'élever jusqu'au trône d'Angleterre, elle ne saurait en avoir besoin autant que moi.

Bien entendu, nul ne m'entendra proférer de critique à l'encontre de mon frère Guillaume – ni à cet instant ni jamais. Fils respectueux, digne héritier du duché de Clèves, c'est lui qui, lors des derniers mois d'existence de mon pauvre père

harcelé par la folie, entraîna celui-ci dans sa chambre, referma la porte sur lui et annonça publiquement qu'il était pris de fièvre. Il interdit à ma mère de faire venir les médecins ou même un prêtre pour exorciser le démon qui occupait son esprit. Sournoisement, à l'égal d'un renard qui attend son heure, il déclara qu'il nous fallait le proclamer ivrogne plutôt que d'entacher de folie la réputation de notre famille. Notre avancement dans le monde dépendait de la pureté de notre sang. En calomniant notre père, en lui refusant les soins dont il avait un si grand besoin, nous garantissions notre élévation ; ma sœur et moi pouvons à présent prétendre à un bon mariage, l'avenir de notre maison est assuré.

J'ai entendu mon père sangloter derrière la porte et supplier qu'on le laissât sortir tandis que mon frère le lui refusait d'une voix ferme. Moi seule m'en montrai horrifiée, ce qui m'amena à me demander si je n'étais point, également, la seule à jouir de toute ma raison. Mais jamais je n'en soufflai mot.

Depuis ma plus tendre enfance, je vis à l'ombre de la discipline exercée par Guillaume. Ce dernier, dès sa naissance, fut destiné à hériter de ce territoire compris entre la Meuse et le Rhin. Un chétif patrimoine, mais si bien situé que les plus grandes puissances recherchent notre amitié : la France, les Habsbourg d'Espagne et d'Autriche, le Saint Empereur<sup>1</sup>, le pape et, à présent, Henri d'Angleterre. Clèves représente la porte de l'Europe et le duc en incarne la clé. Mais, alors même que mon frère possède toutes les raisons de tirer fierté de son importance, le fond de ma pensée est qu'il s'apparente plutôt à quelque insignifiant principicule, assis fortuitement à la place d'honneur au grand banquet de la chrétienté. Bien entendu, je me garde de confier ces pensées, pas même à ma sœur Amalie.

---

1. Il s'agit de Charles de Habsbourg, dit Charles Quint, qui régnait sur le Saint Empire romain germanique, lequel comptait également l'Espagne, l'Amérique espagnole et le royaume de Sicile. (*N.d.T.*)

Le jeune duc, s'appuyant sur son bon droit et l'importance de sa position, commande à ma mère, qui l'assiste à son tour comme lord chambellan, *major domo*<sup>1</sup>, et pape. Fort de la bénédiction maternelle, il nous gouverne en maître, ma sœur et moi. Tandis que s'ouvre devant lui un avenir empli de promesses et d'espoirs, notre position nous destine à devenir des épouses et des mères ou, dans le pire des cas, des vieilles filles accrochées à lui comme des parasites. Ma sœur aînée, Sibylle, s'est déjà échappée ; unie aussitôt que s'en présenta l'occasion, elle vit loin de la tyrannie fraternelle. Mon tour est venu ; ils ne peuvent se montrer cruels au point de présenter Amalie en mon lieu et place. La proposent-ils à l'appréciation du roi pour m'effrayer et me forcer à plus de soumission ? Si tel est le cas, leur plan se voit couronné de succès : je suis terrifiée qu'il me préfère ma benjamine.

Mon frère fait un bien piètre duc. Lorsque s'éteignit mon pauvre père, la voix rauque implorant encore qu'on lui déclouât l'huis, Guillaume lui succéda aussitôt. Mais il ne le remplacera jamais. Feu le duc de Clèves appréciait l'immensité du monde à sa juste mesure ; il voyageait à travers l'Europe et visitait les cours de France ou d'Espagne. Mon frère, qui jamais ne quitte son foyer, n'accorde d'importance qu'à son duché et méprise les autres contrées. À ses yeux, aucun livre ne remplacera la Bible, nulle église n'égalera en beauté celle qui montre des murs dépouillés, et rien ne le guidera aussi bien que sa propre conscience. Il dirige une petite maisonnée, aussi ses ordres tombent-ils comme un couperet sur ses quelques serviteurs. À la tête d'un héritage si infime, il veille aisément aux exigences de son rang, dont il fait peser tout le poids sur moi. En ses moments d'ivresse ou d'allégresse, il me nomme débonnairement la plus rebelle de ses sujettes et me flatte lourdement, mais

---

1. Littéralement, maître de la maison, qui donnera plus tard « majordome ». (N.d.T.)

dès l'instant qu'il se montre sobre ou irrité, il me reproche de ne point connaître ma place, menaçant ensuite de m'enfermer dans ma chambre – une menace lourde de conséquences, à Clèves; et si je gémissais derrière la porte, qui m'ouvrirait?

Maître Holbein m'autorise d'un hochement de tête sec à quitter mon siège. Ma sœur prendra ma place dans un instant. Il ne m'est point permis d'admirer mon portrait; nul ne verra ce que le peintre montrera au monarque anglais. Son travail consiste à offrir de nous une représentation fidèle qui guidera le roi dans sa préférence, comme pour départager les deux juments flamandes destinées à l'étalon anglais.

Tandis qu'Amalie s'avance en hâte, maître Holbein s'empare d'une feuille vierge et examine sa mine de plomb. Il a peint toutes les candidates au poste de reine d'Angleterre: Christine de Milan, Louise de Guise, Marie de Vendôme, Anne de Guise. Je ne fus certes pas la première dont il mesura la longueur du nez avec son crayon tendu à bout de bras, un œil à demi fermé. Qui sait s'il ne dessinera point une autre jeune fille après ma sœur? Peut-être s'attardera-t-il en France lors du voyage qui le ramènera vers l'Angleterre, et froncera-t-il pareillement les sourcils devant une demoiselle dont il lui faudra capturer les traits, à souligner les défauts? Lorsque je me suis installée pour poser, j'ai poussé un soupir en mon for intérieur, habitée par une sensation d'avisissement que je savais pourtant déplacée.

— N'aimez-vous point que l'on vous peigne? s'est-il enquis d'un ton rogue en voyant mon sourire faiblir après qu'il m'eut dévisagée comme un morceau de viande posé sur l'étal du boucher.

Je n'ai rien trahi des sentiments qui m'agitaient – pourquoi offrir des informations à un espion?

— Je veux qu'il m'épouse, ai-je seulement répondu.

— Je ne suis que le peintre, a-t-il alors remarqué. Transmettez plutôt votre souhait à ses envoyés, Nicolas Wotton et Richard Beard.

Je prends place sur la banquette de la fenêtre, vêtue de mes plus beaux atours, l'estomac compressé dans mon corset – si serré que deux chambrières furent nécessaires pour le lacer et qu'il faudra trancher les cordons pour m'en libérer. Amalie penche la tête de côté et adresse au peintre un sourire coquet. Je prie le Seigneur qu'agacé par son affectation il omette de la présenter telle qu'elle apparaît : plus charnelle, plus jolie que moi. Quel triomphe si, benjamine d'un petit duché, elle s'élevait à la position de souveraine d'un puissant royaume, un bond qui glorifierait notre famille autant que la nation de Clèves. Mais elle ne le désire pas autant que moi : c'est le désespoir qui me motive.

Comme convenu, je ne regarde point le tableau de maître Holbein. Quoique fille, je sais parole garder. J'observe la cour intérieure de notre château. Le son du cor de chasse retentit soudain, la lourde porte s'ouvre lentement ; les chasseurs sont de retour, mon frère à leur tête. Il lève les yeux et m'aperçoit avant que je ne parvienne à m'effacer. Las ! je l'ai irrité ; il estimera impertinent que je paresse à la fenêtre au vu de tous. Sans avoir eu le temps de m'observer en détail, il aura cependant distingué mon corset serré et l'échancrure de ma robe, malgré le voile de mousseline qui me couvre la gorge jusqu'au menton. Je recule devant l'œillade furieuse qu'il me lance. Bien que je l'aie contrarié, il ne me l'avouera point ; se gardant de me reprocher cette vêtue que je justifierais aisément, il m'imputera quelque autre faute. Ce jour, demain, ma mère me fera quérir. Il se tiendra à ses côtés ou dans un coin de la pièce, affectant l'indifférence, ou encore apparaîtra soudain à la porte comme si cette admonestation ne le concernait en rien, et elle grondera d'un ton froidement réprobateur : « Anne, il fut porté à mon attention que vous... » Il s'agira d'une peccadille survenue des jours plus tôt, sortie de mon esprit ; il l'aura gardée pour m'en tenir grief, pour me faire punir. Pas une fois il ne mentionnera m'avoir vue à la fenêtre, fraîche et pimpante, ce qui constitue ma véritable offense.



Lorsque j'étais enfant, mon père m'appelait son *falke*, son petit faucon blanc. « Mon petit faucon, êtes-vous claquemurée? Venez céans, que je vous libère », lançait-il, et pas même ma mère ne m'eût empêchée de quitter la salle d'étude pour courir à lui.

Que ne me libère-t-il, en cet instant!

Ma mère me croit stupide et mon frère pis encore. Mais, si je devenais reine d'Angleterre, le roi pourrait se fier à moi – je ne le trahirais point pour des factions françaises ou italiennes – et me confier son honneur, dont je mesure l'importance. Il trouverait en moi une épouse dévouée, une souveraine loyale. Combien rigoureux il puisse se montrer, il m'autoriserait à prendre place derrière la fenêtre de mon propre château; en outre, dussé-je l'offenser, je suis assurée qu'il m'en ferait l'honnête reproche au rebours de me faire punir par un tiers d'une faute imaginaire.

**Catherine**  
*Norfolk House, Lambeth*  
*Juillet 1539*

Voyons. Qu'est-ce que je possède?

J'ai une longue chaîne en or qui me vient de feu ma mère dans une boîte à bijoux tristement vide – mais qui se remplira bientôt, j'en suis certaine. Je dénombre trois robes, dont une neuve. Mon père m'envoya de Calais un lé de dentelle française. Je compte également une demi-douzaine de rubans. Autre chose? Oui, moi! Moi qui suis en tout point parfaite! J'ai quatorze ans ce jour, imaginez cela! Belle et bien née, quoique tragiquement sans fortune, je brûle en outre d'une merveilleuse passion.

La duchesse, ma belle-grand-mère, qui m'est fort attachée et aime embellir mon apparence, m'offrira un présent pour mon anniversaire : peut-être plusieurs aunes de soie pour une nouvelle robe ou une pièce d'argent pour m'acheter quelque passement. Mes amies, dans le dortoir des filles, donneront une fête quand la maison nous croira assoupies. Les garçons frapperont à la porte d'une certaine manière ; nous les laisserons entrer, tandis que d'un « Oh non ! » je ferai croire que je souhaite seulement la compagnie des demoiselles – moi qui ne désire rien tant que me trouver près de Francis Dereham! Quel tourment délicieux : il se tiendra devant moi dans cinq heures – non, la précieuse horloge française de

grand-mère me l'indique : dans quatre heures et quarante-huit minutes.

Quarante-sept.

Quarante-six. Indéniablement, ma dévotion pour lui sort de l'ordinaire puisque je compte les minutes qui séparent notre réunion. Mon amour se révèle d'une ardeur sublime ; quant à moi, je dois bénéficier d'une sensibilité hors du commun pour éprouver de si profonds sentiments.

Quarante-cinq. Attendre apparaît cependant effroyablement ennuyeux.

Je ne lui ai point avoué mes sentiments – la honte d'une telle confession me tuerait. Je risque de mourir néanmoins, car je me consume littéralement d'amour pour lui. Je n'en ai soufflé mot qu'à ma chère Agnès Restwold, à qui j'ai fait promettre de garder le silence. Elle affirme qu'elle montera sur l'échafaud comme feu ma cousine la reine Anne Boleyn plutôt que me trahir. Je m'en suis également ouverte à Margaret Morton, qui me jura de ne jamais avouer, fût-elle jetée dans un puits ou brûlée vive. Voilà qui va bien ; l'une ou l'autre ne manquera point de lui parler ce soir, dans le dortoir.

Je le connais depuis plusieurs mois – la moitié d'une existence ! D'abord, je l'observai à quelque distance mais, à présent, il me sourit et me salue. Une fois, il m'appela même par mon nom. Il visite notre dortoir en compagnie des autres damoiseaux de la maison et se croit épris de Joan Bulmer, ce laideron aux yeux de crapaud. Nul ne la remarquerait si elle n'accordait si libéralement ses faveurs. Mais elle fait preuve d'une impudente licence, aussi Francis ne s'avisa-t-il point de ma présence, ce qui est du dernier injuste. De dix années mon aînée, mariée de surcroît, elle sait comment attirer un homme, tandis que j'ai encore tout à apprendre. Mon aimé compte lui aussi plus de vingt ans. Tous me considèrent comme une enfant ; mais ils se trompent en cela et je le leur prouverai ! Je suis en âge d'aimer et de posséder un amant. J'adore Francis Dereham avec une telle passion que,

si je ne le vois à l'instant même, j'en mourrai ! Quatre heures et quarante minutes.

Ce jour, mon anniversaire changera tout, je le sais. Ma coiffe française sur les cheveux, je me présenterai devant Francis en lui annonçant mon âge et il me découvrira enfin : une femme d'expérience, belle, désirable. Nous verrons combien de temps il accordera son attention à cette vieille face de grenouille quand ma couche lui sera ouverte.

J'ai aimé avant lui, je l'avoue, mais jamais je n'ai ressenti cela à l'égard de Henri Manox – et, si ce dernier déclare l'inverse, il ment. Certes, son amour me suffisait, alors que, encore enfant, vivant à la campagne, j'apprenais à jouer du virginal sans avoir jamais connu de baiser. Que l'on en juge : lorsqu'il m'embrassa pour la première fois, je le suppliai de cesser, puis, lorsqu'il glissa une main sous mes jupes, je poussai un cri et éclatai en sanglots. Je n'avais que onze ans, comment eussé-je ressenti un plaisir de femme ? Mais trois années dans le dortoir des filles m'ont appris le nécessaire : ce que veulent les hommes, comment les séduire et quand m'arrêter.

Ma réputation constitue ma dot – ma grand-mère ajouterait que je ne possède rien d'autre, la vieille chouette acrimonieuse ! – et nul ne dira de Catherine Howard qu'elle ne connaît ce qui lui est dû ainsi qu'à sa famille. Cessant d'être une enfant, je suis devenue femme. Henri Manox voulait faire de moi sa maîtresse quand je n'étais qu'une gamine ignorante. Je cédaï presque, après qu'il m'eut cajolée et pressée des semaines durant ; effrayé que l'on nous surprît, toutefois, craignant en outre la vindicte et le mépris parce qu'il comptait vingt ans et moi onze, il cessa de lui-même et décida d'attendre deux années. Mais à présent, je vis, non plus ensevelie dans le Sussex, mais à Lambeth, près de Londres, dans cette magnifique demeure de Norfolk House. Le roi pourrait passer la porte à tout instant, l'archevêque est notre voisin tandis que mon oncle, Thomas Howard, duc de Norfolk, se montre de temps à autre, accompagné

d'une magnifique escorte et se souvient même parfois de mon nom. Henri Manox ne représente rien, car je ne suis plus cette petite paysanne que l'on peut forcer à donner des baisers. J'occupe une position bien plus élevée. Je sais ce qui prend place dans la chambre à coucher ; je suis une Howard, un brillant avenir m'attend.

Toutefois – et cette tragédie se révèle à peine supportable –, quoique mon âge et mon rang appellent ma présence à la cour, le royaume est dépourvu de souveraine ! La reine Jane s'éteignit à la suite de ses couches (ce qui, en vérité, me semble pure paresse), laissant ainsi les dames d'atour désœuvrées. Quelle infortune ! Nulle femme au monde ne souffrirait pire destinée : alors même que je célèbre mon quatorzième anniversaire, la cour s'endeuille pour les années à venir. Manifestement, le monde conspire contre moi, me condamnant à vivre la morne existence d'une vieille fille.

À quoi me sert ma beauté quand elle ne ravit l'œil d'aucun gentilhomme ? Devant qui déploierai-je mon charme ? À dire vrai, sans mon cher amour, je plongerais dans la Tamise avant la fin du jour.

Dieu merci, j'ai Francis en qui placer mes espoirs, tandis que le monde entier s'offre à moi pour que je m'en empare. Le Seigneur, s'Il sait tout comme chacun l'affirme, ne peut m'avoir faite si exquise qu'en prévision d'un avenir merveilleux. Dans Son infinie sagesse, Il ne saurait laisser s'étioler à Lambeth une si parfaite jeune femme de quatorze ans.